

La philosophie des sciences selon M. Maritain

In: Revue néo-scolastique de philosophie. 35° année, Deuxième série, N°37, 1933. pp. 96-106.

Citer ce document / Cite this document :

Renoirte Fernand. La philosophie des sciences selon M. Maritain. In: Revue néo-scolastique de philosophie. 35° année, Deuxième série, N°37, 1933. pp. 96-106.

doi : 10.3406/phlou.1933.2784

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/phlou_0776-555X_1933_num_35_37_2784

ÉTUDES CRITIQUES

LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES SELON M. MARITAIN

Dans son important ouvrage « *Distinguer pour unir ou Les degrés du savoir* », M. Maritain consacre deux chapitres aux rapports de la Science et de la Philosophie.

Le premier : *Philosophie et Science expérimentale* (pp. 43-134) a paru dans la *Revue de philosophie* (Vol. XXXIII, 1926, pp. 342-378) et dans la première série de « *Mélanges* » publiés dans les *Cahiers de philosophie de la Nature* (Vrin, 1929, pp. 161-211). Le texte a été fort développé et les additions manifestent une évolution vers des idées qui sont exprimées encore plus nettement dans l'autre chapitre dont nous voudrions parler et qui est consacré à la *Connaissance de la Nature sensible*.

La première étude de M. Maritain comporte trois paragraphes : De la science en général, Les degrés d'abstraction et le tableau des sciences, L'expérience scientifique et la philosophie.

La science est une connaissance où l'esprit assigne les raisons d'être des choses, c'est-à-dire ce qui fonde le donné dans l'être et l'intelligibilité. Il n'y a donc proprement de science que du nécessaire ; la science ne peut pas porter directement sur les objets contingents mais sur les abstraits ou intelligibles qu'elle dégage du réel. Par suite une loi scientifique ne sera vraie que dans la mesure où elle exprime une exigence d'un certain indivisible ontologique qui n'est autre chose que ce que les philosophes désignent sous le nom de « nature » ou « essence ».

Mais ces natures, les connaissons-nous ? L'abstraction formelle ne nous fait atteindre que les aspects les plus communs des êtres intelligibles : quelque chose, quelque être déterminé. On peut donc diviser les sciences en deux catégories : celles qui portent sur les essences comme connues, sciences déductives (philosophie et ma-

thématiques) et celles qui portent sur les essences comme cachées. Celles-ci — sciences inductives ou de la constatation — ne nous font connaître les raisons d'être que par leurs effets; la loi, exprimant une constance expérimentale, est le signe de quelque connexion essentielle, elle enveloppe l'essence. Autrement dit, les sciences inductives repèrent les nécessités dans les choses, elles n'en assignent pas les raisons par voie intelligible. Ces deux catégories de sciences sont irréductibles l'une à l'autre et, la première étant plus parfaite, les sciences de la seconde catégorie subissent nécessairement l'attraction des sciences déductives, c'est-à-dire tendent à subir la régulation, soit de la philosophie, soit des mathématiques.

L'auteur établit alors un tableau des sciences en se basant sur la doctrine des trois degrés d'abstraction. Le premier étudie les corps en négligeant seulement les particularités contingentes et strictement individuelles; il considère les corps dans leur réalité sensible et mobile: un tel objet ne peut ni exister, ni être conçu sans la matière et les qualités qui lui sont liées: c'est la *Physica*. Le second ne considère plus qu'une qualité qu'il détache des corps: la quantité, objet de pensée qui ne peut exister mais peut être conçu sans la matière: *Mathematica*¹. L'esprit peut enfin considérer des objets purifiés de toute matière, objets qui peuvent être conçus et peuvent exister sans matière: *Metaphysica*.

Ces trois abstractions sont des abstractions formelles par lesquelles nous dégageons la raison formelle ou l'essence d'un objet de savoir. La physique, étude de l'être sensible, se divise en deux parties. D'une part, la philosophie de la Nature sensible étudie l'*« ens sensible »*, elle découvre la nature et les raisons d'être de son objet. Son terrain propre ne s'étend pas à la diversité spécifique des corps, il n'est constitué que par le transcendental être en tant que déterminé et particularisé au monde corporel, mobile et sensible. D'autre part, la Science empirique étudie l'être sensible

¹ M. Maritain écrit, p. 72 : « Rien de sensible ou d'expérimental n'entre dans la définition de l'ellipse ou de la racine carrée ». Malgré la longue note qui atténue le sens de cette affirmation, elle n'en reste pas moins difficile à accepter. Si même on admettait que le continu, et par conséquent la racine carrée, peuvent être conçus sans la matière sensible, on n'en pourrait dire autant de l'ellipse. Affirmer que « $x^2 + y^2 = r^2$ » représente un cercle, implique non seulement que x , y et r sont des grandeurs mais qu'ils sont des longueurs mesurées dans certaines directions. Et on ne voit pas comment on pourrait concevoir une direction sans impliquer du sensible.

en appuyant sur *sensible*; elle résout tous ses concepts dans l'observable. M. Maritain cherche ensuite quelle place il faut donner à la physique moderne mathématisée dans l'ensemble de notre connaissance et il oppose la tendance ancienne de la philosophie, qui voulait intégrer dans la philosophie de la nature tout le matériel de la science empirique, à l'attitude moderne où — dit-il — c'est la mathématique qui attire la science empirique.

Le troisième paragraphe s'occupe de la relation entre la Science et la Philosophie. Le savant recherchant les lois qui relient un événement observable à un autre événement observable, le philosophe recherchant ce qu'est la matière, le domaine de la Science et de la Philosophie ne se recouvrent pas. Jamais donc elles ne pourront se contredire tant qu'elles resteront elles-mêmes. Mais il appartient à la philosophie de justifier les principes des sciences, car ceux-ci impliquent des affirmations d'ordre philosophique : il y a des choses, ces choses sont intelligibles, le changement ne s'explique pas par lui-même. D'autre part, le philosophe use de concepts élaborés par la science et celle-ci peut être obligée d'épurer ces notions ; ce travail aura une répercussion — strictement matérielle d'ailleurs — sur la philosophie.

Quelle relation y a-t-il entre la philosophie et les faits? La philosophie ne s'occupe que de faits absolument généraux : il existe quelque chose, une multiplicité, du changement, du devenir, de la connaissance, de la pensée, du désir. De plus, la Science moderne, en faisant l'analyse critique des procédés de connaissance des faits expérimentaux a débarrassé la Philosophie du souci étranger, et qui l'opprimait, d'expliquer les phénomènes.

A quoi se borne alors le travail d'intégration des Sciences et de la Philosophie? Il n'y a entre les théories physico-mathématiques et la philosophie aucune continuité. Cette coupure tient à l'essence même de ces sciences. M. Maritain reprend alors presque textuellement la description idéale de la science qu'a donnée Duhem. Il attribue à la métaphysique la tâche de déterminer la vraie valeur de la science physico-mathématique et de l'empêcher ainsi de se prendre pour une philosophie de la Nature.

En conclusion, la philosophie thomiste, mieux que toute autre, s'accorde avec la science moderne ; car elle justifie critiquement le réalisme que toute science suppose et elle garantit l'autonomie de la science et de la philosophie en montrant la diversité de leurs objets formels.

* * *

Après avoir, dans ce premier chapitre, étudié la Science au point de vue méthodologique du théoricien des sciences, l'auteur l'étudie au quatrième chapitre au point de vue de la philosophie critique².

Trois parties : La physique moderne ; la philosophie de la Nature ; les rapports entre science et philosophie de la nature.

En premier lieu, la physique moderne considérée dans son type épistémologique général. La science physico-mathématique ne recherche pas la nature des causes physiques considérée en elle-même ; elle n'envisage le réel physique que du point de vue formel des mathématiques ; elle résout donc tous ses concepts dans le mesurable et, par conséquent, ne se vérifie que par la coïncidence des résultats numériques déduits avec les mesures effectivement constatées.

D'où, d'une part, formation par le physicien de nombreux « êtres de raison »³ et, d'autre part, le genre d'explication qu'il obtient : explication empiriologique opposée à l'explication ontologique. Dans cette dernière, on cherche la nature intime et les raisons intelligibles de l'être considéré. Dans l'explication empiriologique, l'être est simplement considéré comme l'origine de certains enregistrements constants de nos sens ou de nos instruments. On y trouve deux types différents : l'explication empiriométrique quand le donné reçoit des mathématiques sa forme et sa règle d'explication et l'explication empirio-schématique quand le continu empirique comporte une forme et une règle d'explication purement expérimentales.

Ces deux types d'explication qui caractérisent la Science montrent bien que celle-ci n'a plus aucune prétention ontologique, car

² Voir aussi : J. MARITAIN, *De la notion de philosophie de la Nature*, dans *Philosophia perennis*. Regensburg, Habbel, 1930, t. II, pp. 819-828, et J. MARITAIN, *Science et philosophie d'après les principes du réalisme critique*, dans la *Revue thomiste*, 1931, pp. 1-46.

³ M. Maritain écrit, p. 274, note : « Nous pensons que le « nombre » transfini est une entité réelle (de puissance absolue) quant à la *multitude transcendante* infinie en acte impliquée par sa notion, mais qu'il est de *raison* quant à l'*unité d'ensemble* qui complète cette notion (et qui n'est qu'une unité d'*appréhension*) ». Dans le texte on trouve : « les mathématiciens forment constamment des êtres de raison, tels que le nombre irrationnel, le nombre imaginaire, le nombre transfini, les espaces de configuration, etc. ». En faisant aux nombres irrationnels un sort

la « possibilité d'observation » remplace la « quiddité » et la conditionnalité se substitue à la causalité. Mais, malgré tout, les sciences sont rivées à l'ontologie, car, d'une part, elles presupposent l'existence de choses indépendantes de la pensée ainsi que la possibilité de les connaître, et d'autre part, c'est l'être des choses qui est le fondement des représentations que la Science élabore.

Appliquant ces considérations à la physique nouvelle, M. Maritain écrit que la nouvelle physique tend expressément à une complète géométrisation et qu'elle ne peut le faire qu'en renonçant à toute prétention ontologique et en multipliant les êtres de raison physico-mathématiques. L'affirmation du réalisme physique et la construction d'un monde de symboles par recours à l'être de raison géométrique ne sont opposées qu'en apparence ; car les mathématiques, en fournissant un langage au physicien, lui procurent la règle de conceptualisation et d'explication de sa science. Le physicien connaît le réel, mais en le mathématisant.

Au sujet de la réalité de l'espace, l'auteur distingue les sens que le mot « réel » prend pour le physicien, le mathématicien et le philosophe et conclut que, pour le philosophe, seul l'espace euclidien est réel car seul il est constructible dans l'intuition imaginative.

Si le physicien se rend compte de la valeur exacte et limitée de ses explications, il comprendra que celles-ci ne sont pas totales et presupposent une connaissance de l'être matériel comme tel et que cette connaissance se trouve à un autre plan que la Science. La Philosophie de la Nature veut découvrir l'essence des choses ; c'est à elle qu'il appartient de nous renseigner sur la nature du continu, du nombre, de la quantité, de l'espace, du temps, du mouvement, de la substance corporelle, de l'action transitive, etc. Elle a pour objet, dans toute chose corporelle, l'être mobile comme tel et les principes ontologiques qui rendent compte de sa mutabilité. Comme les essences nous demeurent cachées en leur spécificité, la philosophie de la nature restera très générale. Donc, d'une part, restriction à l'optimisme des anciens qui voulaient que la Philosophie de la Nature expliquât les différences spécifiques et, d'autre part, attribution du monopole de la science des phénomènes à la

moins bon qu'aux nombres entiers et pas meilleur qu'aux nombres transfinis, M. Maritain semble perdre de vue que, quelle que soit l'unité choisie, il faut nécessairement un nombre irrationnel pour exprimer ou le côté ou l'hypothénuse d'un carré et peut-être les deux.

physique, qui, étant une science empiriologique, ne peut prétendre être une philosophie.

Sur quoi se fonde la Philosophie de la Nature et comment pourrait-on réaliser son union avec la Science ? La Philosophie de la Nature se fonde sur des faits philosophiques : il y a de réelles diversités spécifiques dans le monde des corps, il y a des mutations substantielles, de l'activité immanente, etc. Il faudrait que, avec le développement des sciences positives, le contenu philosophique de ces faits soit mis en lumière. Et M. Maritain apporte — assez imprudemment, nous semble-t-il — le cas de la radioactivité comme exemple philosophique d'un changement de nature, alors qu'il affirme que l'Univers à quatre dimensions et l'électron ne sont que de purs êtres de raison. Quelle relation y a-t-il entre la Philosophie et les êtres de raison de la Science ? Ces êtres ne peuvent fournir la nature ontologique des choses, mais on pourrait essayer d'établir une continuité entre l'« imagerie » des sciences et celle de la philosophie.

Outre quelques pages sur les sciences biologiques — qui semblent préparer une prudente retraite — la troisième partie traite du mécanicisme et du progrès dans la philosophie des sciences. Une des erreurs de la philosophie moderne est de donner une valeur d'explication ontologique au savoir physico-mathématique ; cette erreur a amené la physique à se prendre pour une philosophie, laquelle s'est vue inévitablement poussée au mécanicisme. Non seulement la distinction établie entre explication empiriologique et explication ontologique, mais aussi le développement même de la physique moderne montrent que le mécanicisme ne peut être qu'une méthode de représentation et non pas d'explication ; il n'est qu'un procédé unifié pour traduire nos connaissances en termes quasi-géométriques.

Après avoir ainsi mis à sa place la Science qui voudrait se faire passer pour une Philosophie, il faut que le philosophe de son côté évite les liaisons dangereuses. Le principe de Carnot ne prouve pas la création, mais il peut servir à mieux distinguer le vivant du non vivant. Une Philosophie ne peut pas s'édifier sur les conclusions théoriques de la Physique moderne.

Cette différenciation de plus en plus nette entre le savoir ontologique et le savoir physico-mathématique constitue un des progrès les plus authentiques dont la philosophie critique ait à prendre conscience. Les anciens ont tendu à soumettre toute la connaissance

de la Nature à la loi du savoir ontologique. Les positivistes ont commis l'erreur inverse en n'admettant comme savoir légitime que le savoir empiriologique. Actuellement certains philosophes commettent cette même faute en n'admettant pour la connaissance de la Nature que l'explication empirio-mathématique. La saine philosophie doit faire place dans le système du savoir aux méthodes propres de la science en reconnaissant leur valeur dans un domaine bien défini et en marquant leur insuffisance à être le tout de la pensée.

* * *

La lecture des 220 pages de M. Maritain laisse évidemment une impression autrement riche que ce résumé sèchement condensé. Tout lecteur du magistral ouvrage dont nous parlons sera frappé de la variété étonnante des points de vue touchés et de la finesse des distinctions qui sont faites. Il constatera aussi que, depuis dix ans, la position de l'auteur a notablement changé et qu'au lieu de combattre avec des armes métaphysiques une physique hors de portée, il a reconnu que le thomisme devait, et pouvait sans déchoir, faire place à la connaissance physico-mathématique. Bref, sans dire que ce livre est le meilleur de M. Maritain, de qui l'on peut toujours attendre mieux, tout le monde constatera qu'il marque une étape dans sa production littéraire.

Après avoir exprimé notre complet accord sur la thèse fondamentale de l'hétérogénéité essentielle de la Physique moderne et de la Philosophie de la Nature, nous voudrions pourtant risquer l'une ou l'autre critique. La justification d'une connaissance ne peut se trouver que dans l'analyse de cette connaissance elle-même. On ne prouve pas que l'on connaît ; on regarde critiquement ce qu'on connaît. De sorte que, pour décrire et justifier la connaissance du monde sensible telle qu'elle se présente dans la physique mathématique, il faut se demander ce que retient, de notre saisie totale, le physicien moderne. On pourra ainsi montrer, d'une part les éléments positifs qui sont conservés, d'autre part les éléments que l'on néglige, s'il y en a, et surtout les éléments que presupposent ceux que l'on conserve, et enfin chercher les rapports des différentes sciences qui s'occupent des différents aspects de notre connu total. Dans l'exposé de M. Maritain, ces divers éléments sont assez mélangés.

D'un autre côté, non seulement M. Maritain insiste beaucoup sur le caractère mathématique de la physique moderne, mais il

explique ce caractère par une attraction que la mathématique — remplaçant maintenant la métaphysique — exercerait sur la physique.

« Les sciences de la constatation subissent nécessairement l'attraction des sciences de l'explication (mathématiques ou métaphysique) » (p. 69). « La grande loi de l'attraction de l'inférieur par le supérieur » (p. 81). « ... les unes, avant tout la physique, subissant l'attraction des mathématiques » (p. 132). « La physique moderne apparaît de prime abord comme une mathématisation du sensible » (p. 269). « En subissant pleinement l'attraction mathématique et en se faisant informer par celle-ci, la physique, etc. » (p. 286). « La nouvelle physique tend expressément à une complète géométrisation » (p. 306). « L'élan qui porte le physicien au réel physique ne peut atteindre ce réel qu'... en le mathématisant » (p. 317). « Les nouvelles conceptions scientifiques ne font que manifester plus hardiment le dessein de transformer la physique en une mathématique universalisée » (p. 365).

Après avoir reproché autrefois à la physique de se faire trop quantitative et trop mathématique, M. Maritain semble maintenant l'assimiler à l'excès avec la mathématique pure. Cette exagération semble provenir du fait que M. Maritain n'explique pas pourquoi la physique est nécessairement une physique mathématique ; ce qui montrerait *ipso facto* qu'il n'y a ici aucune « attraction » et que cette mathématisation est fort limitée. Bien que M. Maritain cite de nombreux passages de *La nature du monde physique* d'Eddington, il ne sera peut-être pas inutile de redire⁴ comment il se fait que toute notre connaissance physique s'exprime en nombres. La physique ne peut pas ne pas être réaliste puisque son but est la connaissance la plus objective possible, c'est-à-dire la plus indépendante de l'observateur, du monde extérieur avec lequel j'entre en relation par mes sensations. Une sensation est un donné psychologique qui résulte de ma réaction à un excitant extérieur. Dans ce donné, je ne distingue pas tout d'abord ce qui vient de l'excitant extérieur qui agit sur mes organes périphériques et ce qui vient de ma réaction psycho-physiologique à cet excitant. Je me trouve en présence d'une extériorité diverse et changeante et l'objet de la

⁴ Voir F. RENOIRTE, *La théorie physique*, dans la *Revue néoscolastique de philosophie*, 1923, pp. 349-375, et *La critique einsteinienne des mesures d'espace et de temps*, ibidem, 1924, pp. 267-298.

Philosophie de la Nature est, comme le dit justement M. Maritain, le trancendental être en tant que déterminé et particularisé à cet être divers et mobile.

Mais pour savoir physiquement ce qu'est cet excitant, il faut que je trouve un moyen de le connaître de façon à n'y rien mêler, si possible, qui vienne de moi. Pour cela je dois chercher un moyen de le connaître indirectement. Je dois donc trouver un instrument matériel qui, installé à la place de mes organes périphériques, produise des résultats différents lorsque j'aurai éprouvé des sensations différentes. La colonne d'un thermomètre change de longueur là où j'aurais successivement des sensations de chaud et de froid ; une membrane vibrante enregistre d'autres vibrations là où j'entendrais divers sons ; un prisme envoie un rayon réfracté dans des directions différentes quand il est mis à la place de mon œil par lequel j'aurais vu rouge ou jaune.

J'avais donc commencé par avoir des sensations qualitativement différentes d'après les différents sens que je possède. J'ai projeté sous forme de qualités différentes dans les corps les différents genres de sensations, sans départager le changement objectif et mon apport subjectif. Je remplace maintenant cette connaissance complexe par l'enregistrement des variations d'instruments strictement matériels, et l'attribution d'une qualité physique à un corps ne signifie plus que ceci : on peut appliquer à ce corps le « processus opératoire d'utilisation de tel instrument » définissant cette qualité. Lorsque j'ai supprimé ainsi autant que possible tout apport subjectif de ma relation complexe avec le monde extérieur, il est clair que, pour retenir tout ce que je sais d'objectif, je n'aurai plus besoin de plusieurs sens différents. Un aveugle peut étudier l'optique, un sourd l'acoustique, et l'on peut, sans être électrocuté, expérimenter physiquement les hautes tensions. Pour atteindre à la connaissance physique vraiment objective du monde matériel, je n'ai donc strictement besoin que de ce qu'il me faut pour utiliser les instruments matériels, à savoir : la connaissance d'une extériorité spatio-temporelle différenciée qualitativement, quelle que soit d'ailleurs la qualité qui est variable et dont les différences font que je ne suis pas devant un infini absolument homogène qui ne pourrait rien m'apprendre.

Puisque toute notre connaissance objective se ramène à l'observation de changements spatio-temporels, nous ne pourrons décrire les choses et les phénomènes qu'en disant où s'est placé l'index

d'un instrument déterminé quand nous l'avons employé sur un objet déterminé. Or, ces places de l'index se repèrent en disant en face de quel nombre s'est arrêté l'index sur une échelle préalablement graduée. Et c'est ainsi que toute notre physique s'exprime en nombres. Ceux-ci ne sont pas des nombres abstraits, mais des nombres repérés sur l'échelle d'un instrument déterminé. Sept degrés centigrades et sept ampères ne sont pas la même chose parce qu'ils sont obtenus par des instruments différents. Et ceci n'a rien à voir ni avec nos sensations différencierées, ni avec l'arithmétique, ni peut-être directement avec les qualités différentes que possédraient les êtres matériels.

Quel est alors le but de la Science?

Constater, entre les résultats de mesures changeantes qui sont observées, certaines relations stables, et pour expliquer ces relations stables ou ces lois, construire une théorie, c'est-à-dire énoncer des propositions d'où les lois puissent être déduites. Ceci revient à chercher une constance de plus en plus générale d'où les constances particulières pourront être explicitées; autrement dit : dont les constances particulières seront des applications.

Il résulte de là que l'objectif de l'explication physique ne peut consister qu'en ceci : montrer que les résultats de mesure d'instruments *particuliers* ne sont que des combinaisons, (évidemment mathématiques), d'autres résultats de mesures qui sont dites *fondamentales* précisément parce que, des relations entre les mesures fondamentales, on peut déduire les relations entre mesures particulières. Les mesures d'énergie cinétique (masse, longueur et temps) permettent de déduire les relations entre pression, volume et température des gaz⁵.

D'où, le dernier but possible de la physique moderne est de trouver les propriétés fondamentales, et de lier ces propriétés par des principes énoncés de façon telle qu'on puisse en déduire les lois expérimentalement constatées.

S'il en est ainsi, on voit immédiatement et avec évidence l'opposition essentielle qu'il y a entre les théories physiques et la philosophie de la nature, l'absurdité que comporte tout mécanicisme qui se prétend une philosophie du monde matériel et la naïveté de

⁵ « S'il n'y a que des lectures de graduations dans le moulin des calculs scientifiques, comment en pourrions-nous tirer une autre mouture? » EDDINGTON, *La nature du monde physique*, trad. Cros. Paris, Payot, 1929, p. 255.

ceux qui parlent d'une synthèse des sciences et de la philosophie comme s'il suffisait de prolonger dans leur ligne les sciences physiques pour arriver à la métaphysique. En effet, la théorie physique suppose un divers changeant et la philosophie de la Nature demande à quelles conditions un être mobile est possible. Donc, quel que soit le progrès du mécanicisme, le problème philosophique ne sera jamais posé par lui ; car, le mécanisme se construisant avec des éléments représentables, il suppose le problème résolu. De plus, pour expliquer l'être mobile, il faut faire appel à des principes composants qui se situent dans l'ordre ontologique de l'essence. Ces principes sont donc à un autre plan de réalité que les éléments représentables, même réductivement représentables, dont use la physique la plus abstraite.

Une dernière remarque. Certaines pages des « Degrés du savoir » ne sont pas d'une lecture aisée. Elles demanderaient à être dites par une voix riche en modulations. Ceux qui ont entendu M. Maritain ont pu goûter l'organe charmeur dont il dispose, mais ses lecteurs ne peuvent malheureusement l'entendre débiter sa phrase et enchevêtrer, comme il faudrait, les parenthèses et les incidentes, tout en faisant émerger l'énoncé central.

F. RENOIRTE.

LA PHILOSOPHIE DE S. AUGUSTIN D'APRÈS LES TRAVAUX DU CENTENAIRE

*(Suite) **

Thèmes capitaux de la philosophie augustinienne

Dès qu'on se propose d'étudier « la philosophie de S. Augustin », on se trouve en présence d'une difficulté préliminaire, du fait que les historiens ne s'accordent, ni sur l'existence d'une philosophie augustinienne, ni sur la nature et les caractères propres de cette philosophie. Ce désaccord trahit d'ailleurs une divergence de vues plus profonde sur l'objet et la mission de la philosophie en général.

* Cfr *Revue néoscolastique de philosophie*, août 1932, pp. 366-387.